***Pantagruel* 1**

**François RABELAIS**

****

Qui est-ce ?

Où ?

Quand ?

Quelle est la chose étrange sur cette photo ?

FRANCOIS RABELAIS, «Chapitre VIII: Comment Pantagruel, à Paris, reçut une lettre de son père Gargantua, et la copie de cette lettre », In *Pantagruel*, 1532.

Pantagruel étudiait fort bien, comme vous l'avez parfaitement compris, et profitait de même, car il avait l'entendement à double fond et la mémoire d'une capacité à la mesure de douze outres¹ et tonneaux d'olives. Et comme il séjournait là, il reçut un jour une lettre de son père, comme il s'ensuit :

Très cher fils, entre les dons, grâces et prérogatives² dont le souverain Créateur, Dieu tout-puissant, a doté et orné l'humaine nature à son commencement, l'une me semble singulière et excellente, par laquelle la nature peut, alors qu'elle est mortelle, acquérir une espèce d'immortalité, et durant sa vie transitoire, perpétuer son nom et sa semence. Ce qui se fait par la lignée issue de nous en mariage légitime. Par quoi nous est en partie restauré ce qui nous a été enlevé par le péché de nos premiers parents, auxquels, parce qu'ils avaient désobéi au commandement de Dieu leur créateur, il fut dit qu'ils mourraient et que la mort réduirait au néant cette forme si magnifique sous laquelle l'homme avait été créé.

Mais par ce moyen de la propagation séminale³, demeure dans les enfants ce qui est perdu des parents, et aux petits-enfants ce qui périt aux enfants, et ainsi de suite jusques a l'heure du jugement final, quand Jésus-Christ aura rendu à Dieu son père son royaume pacifique hors de tout danger et de la contamination du péché. Car cesseront alors toutes générations et corruptions, et les éléments seront exempts de leur transformations incessantes, car la paix désirée sera complète et toutes choses seront arrivées à leur fin et apogée.

Donc c'est juste et équitable cause que je rende grâce à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné de voir mon grand âge et mes cheveux blancs refleurir en ta jeunesse. Car lorsque Celui qui régit et équilibre le monde voudra que mon âme laisse cette habitation humaine, je considérerai que je ne meurs pas tout à fait, mais plutôt que je transmigre en autre lieu, puisque en toi et par toi je reste image en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et avec mes amis comme avais l'habitude; fréquentation qui a été, par l'aide de la grâce divine non sans péché, je le confesse (car nous tous continuellement nous demandons à Dieu d'effacer nos péchés), mais sans reproche.

Par quoi, comme l'image de mon corps demeure en toi, si les mœurs de mon âme ne reluisaient pas pareillement en toi, on ne te jugerait pas dépositaire et trésor de l'immortalité de notre nom. Et le plaisir que je prendrais en voyant cela serait petit, considérant que la plus petite partie de moi, le corps, demeurerait, alors que la meilleure, l'âme, par laquelle notre nom reste béni entre les hommes, serait dégénérée et abâtardie. Je ne dis pas cela en doutant de ta vertu, qui m'a déjà été prouvée, mais pour t'encourager plus fort à profiter de mieux en mieux.

Tu peux assez te souvenir que je n'ai rien épargné pour mener à bien et parfaire cette entreprise : car je t'ai aidé comme si je n'avais eu autre trésor au monde que de te voir une fois dans ma vie complet et parfait, en vertu, honnêteté et sagesse, autant qu'en savoir libéral et honnête, et de te laisser après ma mort comme un miroir représentant la personne de ton père, et sinon aussi excellent en réalité que je le souhaite, mais désirant l'être.

Mais, encore que mon défunt père Grandgousier, d'heureuse mémoire, eût mis tout soin à ce que je profite en toute perfection et en savoir politique, que mon travail et étude y ait bien répondu, voire même ait dépassé son désir, toutefois, comme tu peux le comprendre, l'époque n'était pas si aisée et commode aux études qu'elle l'est à présent. Il n'y avait pas foule de précepteurs comme tu en as eus. Le temps était encore ténébreux, et sentait encore le malheur et les ravages des Goths, qui avaient détruit toute bonne science. Mais grâce à la bonté divine, la lumière et la dignité ont été durant ma vie redues aux lettres, et j'y vois un tel progrès qu'à présent je serais difficilement reçu dans la classe des petits grimauds, moi qui, en mon d'homme, étais (à bon droit) réputé pour le plus savant de l'époque.

Je ne le pas par vanité-encore que je puisse le faire et louablement en t'écrivant comme on le voit par Cicéron, dans son livre *De la vieillesse*, et par la sentence de Plutarque, dans le livre intitulé *Comment on peut se louer sans envie*- je le dis pour te donner le désir de tendre encore plus haut.

Maintenant toutes les disciplines sont restituées, les langues établies. Le grec, sans lequel c'est une honte se dire savant, l'hébreu, le chaldéen, le latin. Des impressions élégantes et si correctes sont en usage, elles qui ont été inventées de mon temps par inspiration divine, comme, à l'inverse, l'artillerie l'a été par suggestion diabolique. Le monde entier est plein gens savants, de précepteurs très doctes, de bibliothèques très amples, si bien que je crois que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, il n'était aussi facile d'étudier que maintenant. Et dorénavant, celui qui ne sera pas bien poli en l'officine de Minerve ne pourra plus se trouve nulle part en société. Je vois les brigands, bourreaux, aventuriers, palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prédicateurs de mon temps.

Même les femmes et filles ont aspiré à cette louange et à cette manne céleste de bonne science. Si bien qu'à mon âge j'ai obligé d'apprendre le grec, non que je l'aie méprisé comme Caton, mais je n'avais pas eu la possibilité de l'apprendre en mon jeune âge ; et volontiers je me délecte à lire les *Traités moraux* de Plutarque, les beaux dialogues de Platon, les *Monuments* de Pausanias et les *Antiquités* d'Athénée, en attendant l'heure qu'il plaise à Dieu créateur de m'appeler et ordonner de sortir de cette terre.

C'est pourquoi, mon fils, je t'admoneste d'employer ta jeunesse à bien profiter dans tes études. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon : l'un peut te donner de la doctrine par ses instructions vivantes et vocales, l'autre par des exemples louables. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : d’abord la grecque, comme le veut Quintilien. Puis la latine. Puis l’hébraïque pour l’Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque et l’arabe. Et que tu formes ton style, pour la grecque à l’imitation de Platon, et pour la latine, de Cicéron. Qu’il n’y ait d’histoire que tu n’aies présente mémoire, à quoi t’aidera la cosmographie. Les arts libéraux, géométrie, arithmétique, musique, je t’en ai donné quelque goût quand tu étais encore petit, vers tes cinq six ans. Continue le reste ; et sache tous les canons d’astronomie ; laisse l’astrologie divinatrice et l’art de Lulle, abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu les rapproches de la philosophie.

Quant à la connaissance des sciences naturelles, je veux que tu t’y adonnes avec zèle ; qu’il n’y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l’air ; tous les arbres, arbustes, et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre ; tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l’Orient et de l’Afrique : que rien ne te soit inconnu.

Puis avec soin, relis les livres des médecins : grecs, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes ; et, par de fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de ce second monde qu’est l’homme. Et, pendant quelques heures chaque jour, commence à apprendre les Saintes Écritures : d’abord le Nouveau Testament en grec, et les Épîtres des apôtres, puis en hébreu l’Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science. Car maintenant que tu te fais grand, et que tu deviens un homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos consacré aux études, et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et secourir nos amis dans leurs débats contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu essaies de tester combien tu as profité : ce que tu ne saurais mieux faire qu’en soutenant des thèses publiquement sur toutes choses, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés qui sont à Paris et ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sagesse n’entre pas dans une âme mauvaise, et que science sans conscience n’est que ruine de l’âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi orientée par la charité, lui être uni au point que tu n’en sois jamais séparé par le péché. Tiens pour suspects les abus du monde, et ne mets pas ton cœur aux choses vaines : car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à ton prochain, quel qu’il soit, et aime-le comme toi même. Révère tes précepteurs ; fuis les rencontres des gens auxquels tu ne veux pas ressembler. Et les grâces que Dieu t’a données, ne les reçois pas en vain. Et, quand tu verras que tu as acquis tout le savoir de par-delà, reviens-t’en vers moi, afin que je te voie et te donne ma bénédiction avant de mourir.

Mon fils, la paix et grâce du Seigneur soit avec toi. Amen.

D’Utopie, 17 mars,

 ton père,

GARGANTUA.

Après avoir reçu et lu cette lettre, Pantagruel prit un nouveau courage, et fut enflammé du désir de profiter plus que jamais, tellement qu’à le voir étudier et progresser, vous auriez dit que son esprit courait parmi le livres comme le feu parmi les branches, tant il était infatigable et perçant.